

L'annonce de la délivrance pour les *ovdim* et les *nidah'im*

26 septembre 2012

Mise en contexte

Ce texte est tiré de l'ouvrage *Yemei Zikharon*, écrit par Joseph Dov Soloveitchik. Rav Soloveitchik (1903-1993) était un rabbin orthodoxe américain, talmudiste et philosophe. Il défendait le système communément appelé *torah ousmada'*, dans lequel une solide connaissance en *Torah* doit s'accompagner d'une formation scolaire d'excellence en *h'ol*. On reconnaît dans les textes de Rav Soloveitchik une certaine sensibilité aux enjeux de son temps, mais aussi et surtout sa capacité à extraire des textes de la Torah, des messages plus que d'actualité. Ce, de façon fine et délicate.

La communauté juive américaine d'après-guerre a largement été menacée par l'assimilation. Le sujet de l'assimilation est de ce fait récurrent dans les écrits de Rav Soloveitchik, et on le retrouve ici, dans son livre *Yemei Zikharon*.

La délivrance des *ovdim* et des *nidah'im*

"En ce jour sonnera la grande trompette. Alors reviendront les *ovdim* (*litt.* les égarés) du pays d'Achour, et les *nidah'im* (*litt.* les isolés) du pays d'Égypte." (Isaïe 27 :13)

Le texte parle de deux types d'exilés : "les *ovdim* du pays d'Achour" - c'est l'exil d'Achour - et "les *nidah'im* du pays d'Égypte" - c'est l'exil d'Égypte.

Lors de l'exil d'Égypte, les Bnei Israel étaient dans des sortes de camps de concentration. Les égyptiens les faisaient rudement travailler l'argile et la brique, et l'égyptien frappait l'hébreu. Comme la Gestapo, les égyptiens les torturaient et les assassinaient, accomplissant strictement l'ordre cruel "tout mâle nouveau né, jetez-le dans le fleuve" (Chemot 1 :22). Les Bnei Israel étaient alors *nidah'im* - physiquement asservis à l'Égypte, désespérés et efforcés.

Contrairement à l'exil d'Égypte, les dix tribus d'Israel étaient dans l'exil d'Achour, véritable paradis politique. Les juifs profitaient de l'égalité des droits, gravissaient rapidement les échelons dans tous les domaines, s'enrichissaient matériellement et intellectuellement, au point de s'établir là-bas sans plus vouloir retourner en Eretz Israel. Tandis que spirituellement, ils étaient intégralement soumis aux Achourens, s'y soumettaient servilement, et prêtaient attention à leurs belles paroles. Ils étaient prêts à faire les travaux les plus pénibles pour satisfaire les non-juifs. Ils manquaient complètement d'autonomie. Ils n'étaient pas du tout *nida'h'im*. Ils habitaient de magnifiques palais, et menaient une vie d'abondance. Mais d'un point de vue spirituel, ils étaient *ovdim*, perdus - *avoudim* dans les maisons luxueuses, empêtrés dans l'excès et le monde de la réussite, égarés et noyés dans l'univers chaotique de la chasteté et du paraître.

Les *nidah'im* et les *ovdim* doivent être complètement libérés de leur exil.

La délivrance d'Israel n'est pas seulement une nécessité politique et nationale. C'est un besoin humain dans toute la vie du juif. Chacun fait successivement l'expérience du *oved* et du *nidah'*, et a besoin d'être libéré.

Parfois, l'individu est *nidah'* et isolé. Il se sent assailli et frappé à la façon de ses pères en Egypte. Si en Egypte le juif était poursuivi par le policier, le juif *nidah'* d'aujourd'hui est poursuivi par son sort et sa lutte quotidienne pour subsister. Tandis que certains sont contraints de travailler dur, de ramasser de la paille dans les granges de Goshen, et de courir toute la journée pour en avoir suffisamment et obtenir "la quantité de briques qu'ils faisaient précédemment", d'autres sont *nidah'im*, pas seulement à cause du soucis de *parnassa*, mais également de problèmes personnels : la santé, l'éducation des enfants, les affres du temps. Parfois le juif souffre parce qu'il se sent comme abandonné par ses amis ou par toute la communauté. Ou bien il se sent tourmenté et bousculé par son sort.

D'autres fois, c'est l'inverse : l'individu n'est pas *nidah'* ni ne se sent *nidah'*. D'un point de vue matériel, tout est bénin pour lui, il se débrouille bien et réussit dans toutes ses entreprises. Et malgré cela, il est *oved*. En effet, il obtient tout, mais sa personnalité se perd et devient inexistante. Cet homme vit une vie superficielle qui manque de sens. Un tel homme *oved* nécessite une délivrance au même titre que le *nidah'*.

Les *ovdim* sur le dos du leviathan

Lorsque je pense aux innombrables *ovdim* qui se trouvent parmi les juifs des Etats-Unis, cela me rappelle l'histoire qu'a racontée Rabba bar Bar H'anna, l'Amora errant, dans Baba Batra 73b.

"Une fois, nous naviguions sur un bateau" - même si un bateau est commode et parfaitement équipé, le seul fait qu'il se trouve au beau milieu de la mer fatigue les navigateurs, qui veulent retrouver la terre ferme. A plus forte raison ceux qui se trouvaient avec Rabba bar Bar H'anna désiraient-ils trouver une île. Car leur bateau était apparemment une petite barque, qu'une vague ou un mauvais vent quelconques pouvaient retourner...

Ainsi : **"lorsque nous avons vu ce leviathan dont le dos était recouvert de sable et sur lequel poussaient des plantes et des roseaux, nous étions sûrs que c'était une île. Nous avons donc accosté, allumé un feu et préparé un repas."** - et nous avons fait la triste erreur que font les *ovdim* de tous les temps : ils sont sûrs d'être déjà arrivés sur la terre ferme, qu'est venue la fin de leurs souffrances, de leurs difficultés et de leurs errances. Qu'en fin de compte, ils peuvent sortir de la petite barque et monter sur une plage sécurisée et un endroit de repos. Voilà, l'herbe est verte, le paysage alentour est magnifique et les conditions sont agréables et prometteuses. Les juifs, qui sont de nature énergique et entreprenante, s'empressent de s'accrocher à la "terre", de réussir en faisant toutes sortes de métiers - comme s'ils se trouvaient sur une "terre".

"Mais lorsque le leviathan a senti la chaleur, il s'est retourné, et nous aurions coulé si le bateau n'avait pas été à proximité" - Par chance, Rabba bar Bar H'anna et ses compagnons n'ont pas abandonné leur petite barque et ont pu y retourner sans couler. Beaucoup de nos *ovdim* ont complètement coulé à cause de leur avidité à oublier leur passé et leur pays d'origine. Le bateau "Israel" a chaviré juste après leur montée sur la "terre". Par conséquent, lorsque le leviathan se retourne, ils n'ont plus où aller. Telle était la situation à Achour, en Espagne, en Allemagne et dans les autres diasporas, lorsque s'est retournée la "terre" sur laquelle se tenait le *oved* adroit et riche.

Roch hachana annonce la libération des *ovdim* et des *nidah'im*

Roch Hachana est le jour du *nidah'* et du *oved*. Il encourage le *nidah'* secoué dans le bateau, et lui annonce que le Maître du Monde ne négligera ni sa détresse, ni sa faiblesse, et qu'Il lui prodiguera la délivrance et le bien-être, comme il est dit dans la *téfila* : "Car Tu te souviens de tout ce qui s'oublie depuis la nuit des temps".

De fait, nous lisons ce jour-là les écritures saintes sur le miracle qu'a fait Hachem en rendant enceintes Sarah, Rachel et H'anna, qui étaient alors stériles et se sentaient *nidah'ot*. Dans l'antiquité, on regardait les femmes stériles avec dédain et mépris. Il est dit sur Sarah : "quand elle vit qu'Agar avait conçu, sa

maitresse devint l'objet de son dédain" - *vatakel guevirta be'eneha* (Béréchit 16 :4). Même la servante, en étant enceinte, est devenue pour Sarah "*guiveret*". On rapporte également au sujet de H'anna : "Mais sa rivale l'exaspérait sans cesse pour provoquer ses murmures, sur ce que D. avait refusé à son sein la fécondité." (Samuel I 1 :6)

Le mari avait des femmes supplémentaires afin d'avoir des enfants, et les femmes stériles étaient solitaires et humiliées, entrant alors dans la catégorie des *nidah'im*. A *Roch Hachana*, nous nous souvenons comment Hachem a eu pitié de ces *nidah'ot* ignorées et S'en est souvenu, comme il est dit au sujet de Sarah : "Hachem se souvint de Sarah ... elle tomba enceinte et enfanta un fils à Avraham, alors âgé." (Béréchit 21 :1-2). Et sur H'anna : "Hachem se souvint d'elle ... H'anna tomba enceinte puis enfanta un garçon." (Samuel I 1 :19-20)

Nous sommes convaincus que : "Il se souvient de tout ce qui s'oublie". Que Hachem Se rappelle des choses et des personnes oubliées. Ceci est la base du judaïsme, sur laquelle reposent la délivrance d'Israël et la venue du Messie. Et quel peuple était le plus *nidah'* de tous, parmi toutes les générations de l'humanité, si ce n'est Israël! Et voilà que la Torah lui annonce : "Tes proscrits, fussent-ils à l'extrémité des cieux, Hachem ton D. te rappellerait de là, et là même il irait te reprendre." (Devarim 30 :4)

Cette confiance que nous avons s'exprime symboliquement lorsqu'on sonne le *chofar*, annonciateur de bonté et de miséricorde, de joie et d'espoir, précurseur de libération et de la future délivrance.

D'un autre côté, les *ovdim* sont enjoint, le jour de *Roch Hachana*, de ne pas oublier outre mesure leur identité, malgré leur réussite.

La joie de vivre et l'équilibre dans le judaïsme

Le juif est positivement relié à la vie. Il regarde le monde et dit avec stupéfaction : "Combien sont nombreuses tes oeuvres, Hachem, Tu les as toutes faites avec Sagesse" (Tehilim 104 :24). Le judaïsme encourage l'homme à être en ce monde et à y développer toutes ses capacités. Malgré tout, il exige que l'homme se souvienne que la vie est sujette à des changements, et qu'il doit par conséquent être prudent dans son entreprise, en calculant tout et sans abuser de rien.

Le judaïsme n'est pas basé comme les autres religions, sur la peur de la mort. Au contraire : le judaïsme est une règle de vie - *torat h'ayim*. La sainteté et la mort sont inconciliables. Le mort rend impur, comme il est dit aux *Cohanim* : "Nul ne doit se souiller par le cadavre de l'un des siens" (Vayikra 21 :1). Aussi celui qui revendique avoir donné la dîme doit-il dire "de ces choses saintes je n'ai rien consommé pendant mon deuil, rien prélevé en état d'impureté, rien employé en l'honneur d'un mort" (Devarim 26 :14). L'homme a le devoir de préserver sa vie et de se maintenir en bonne santé. Une *halakha* connue stipule d'ailleurs que sauver une vie prime sur le *chatat*. Malgré cela, l'homme doit se rappeler qu'il est mortel, d'où : "Que tes habits soient blancs à tout moment" (Kohelet 9 :8) ; "Et repente-toi la veille de ta mort" (Avot 2 :15). S'il oublie cela, il devient *oved*.

L'homme est appelé à réussir matériellement, sans oublier pour autant qu'une telle réussite nécessite avant tout l'aide du Ciel, comme il est dit : "Si Hachem ne bâtit pas une maison, c'est en vain que peinent ceux qui la construisent" (Tehilim 127 :1). Le succès matériel ressemble au léviathan de Rabba bar Bar H'anna qui, bien que convaincant, pouvait parfois décevoir. Lorsque l'individu commence à exagérer, qu'il "**allume un feu et prépare un repas**", le léviathan finit forcément par bouger, par "**sentir la chaleur et se retourner**"...

Un père doit certainement aimer ses enfants. Mais il doit se rappeler que lui et ses enfants doivent respecter le Ciel. Il ne doit pas, par excès d'amour, en arriver à une déviation de la Tradition. Le père et la mère doivent enseigner à leurs fils qu'il faut faire des concessions pour préserver la Tradition. Ils doivent les envoyer étudier, même si parfois l'enfant refuse. Car si les parents suivent les humeurs des enfants en les apaisant par des choses éphémères, ils deviennent, avec leurs enfants, des *ovdim*.

Quelle différence entre *béh'i* et *yelala* ?

Michna : La mesure d'une *teroua'* correspond à trois *yevavot*.

Guemara : N'est-il pas rapporté dans la *beraïta* que la mesure d'une *teroua'* correspond à trois *chevarim*?! Abayé a dit : là-dessus, il est certain que la *Michna* et la *beraïta* se contredisent, puisqu'il est écrit : "Ce sera pour vous un jour de *teroua'* " (Bamidbar 29 :1), que traduit Ounkelos par : "Ce sera pour vous un jour de *yevava*". Et il est écrit sur la mère de Sissera : "A travers le grillage de la fenêtre, elle a jeté sa plainte - *vateyavev*" (Juges 5 :28). De là, tu déduis que le son des *chevarim* est celui d'un gémissement - *guenouh'ei guenah'* (Roch hachana 33b).

Rachi sur *guenouh'ei guenah'* : Comme l'homme qui gémit de son coeur, à la façon des malades qui allongent leurs gémissements.

Voilà qu'en dehors de nos mères, Sarah, Rachel et H'anna - la mère du prophète Samuel, on mentionne une autre mère dans les lois de *Roch Hachana* : la mère de Sissera. Et H'anna, et Rachel ont pleuré : "L'âme remplie d'amertume, elle pria devant Hachem et pleura longtemps" (Samuel I 1 :10); "Rachel pleure pour ses fils" (Jérémie 31 :14). La mère de Sissera a aussi exprimé sa douleur à haute voix. La différence entre les larmes de Rachel et H'anna et les pleurs de la mère de Sissera est comme celle qu'il y a entre les larmes du *nidah'* et les pleurs du *oved* qui se réveille de son ébriété.

Bekhia et *yelala* sont deux termes opposés qui désignent deux situations totalement différentes.

Dans la Bible, les verbes *yalal* et *yavav* sont employés pour les animaux. "*Yelalat tanin*" - "la plainte des mammifères" est le cri des mammifères affamés. Dans les pays du nord, on entend par exemple le hurlement des loups durant les nuits hivernales. Lorsque la bête a faim ou souffre de douleurs, elle fait résonner ses cris, réactions instinctives et mécaniques face à sa détresse. Sa plainte ne résulte pas d'un sentiment de peine, ni d'une émotion. Elle n'exprime pas de sentiment de consolation ou d'espoir. Elle est toute gémissement creux et morne.

A l'inverse, par ses *bekhiot*, l'homme exprime tout à la fois, la tristesse, le deuil et la peur, la consolation et l'espoir. Car le *bekhi* n'est autre qu'un don de D. à l'homme. L'homme peut être épris d'angoisse et d'émotion, affligé jusqu'au plus profond de lui-même, et, grâce à ses *bekhiot*, il peut être délivré de tous ceux-ci. Il existe d'autres larmes qui expriment la joie, et dotent l'individu d'une sensation de bonheur, comme il est dit : "Joseph se jeta au cou de Benjamin son frère, et il pleura." (Béréchit 45 :14); "Jacob embrassa Rachel, et il éleva la voix en pleurant" (*id.* 29 :11).

L'homme moderne a oublié ce qu'est le *bekhi*. Ainsi, lors des moments difficiles, de la *levaya* d'un proche ou durant les jours de deuil, il fait entendre des sortes de gémissements. La plainte des mammifères. La voix sourde et désespérée de la bête. L'homme moderne manque de confiance dans le Créateur. Seule cette confiance est à-même de soulager sa peine, et au lieu de cela, il se transforme en bête geignante.

La mère de Sissera, qui était *ovedet*, a gémi parce qu'il ne lui est pas venu à l'esprit que la personnalité de son fils pouvait changer. Elle-même était ivre des succès de son fils, et était persuadée que le "**dos du poisson**" sur lequel il se tenait n'allait jamais bouger. Elle l'a éduqué dans le seul but de tuer, de réussir et d'éliminer toute forme de loi et de justice. La force physique était la seule norme, dans sa conception du monde. Elle n'était pas prête à être une mère qui "pleure - *mevakha* pour ses fils". On raconte que le jour où elle a perdu son fils, "elle a jeté sa plainte à travers le grillage de la fenêtre". Alors qu'elle tremblait d'une peur blanche en attendant son fils revenir du combat, elle n'a pas versé de larmes de *bekhi*, ni n'a prié, car elle ne savait pas qui pleurer ni qui prier. Comme un poisson échoué, elle ne pouvait que geindre à la manière des mammifères.

La situation de Rachel était sept fois plus difficile que celle de la mère de Sissera : son pays a été dévasté, et le Temple a été brûlé. Beaucoup de ses fils sont tombés au combat, les autres sont partis en exil, vivant une vie rude, soumis à l'asservissement et au mépris. "Sur les fleuves de Babel, là-bas, nous nous asseyions". Malgré cela, Rachel est restée *nidah'at* dans le sens complet du terme, jamais *ovedet*.

Durant les périodes les plus difficiles, elle restait consciente que "le monde n'est pas fixe", que les choses peuvent changer du tout au tout. Rachel n'est pas enterrée au caveau de Makhpela, mais sur le chemin entre Jerusalem et Hebron, comme il est écrit : "En revenant de Padan, Rachel est morte sur moi ... et je l'enterrai là-bas, sur le chemin d'Ephrat." (Béréchit 48 :7)

Une mère doit être prête à recevoir ses enfants, même dans la peine et le deuil. Même dans les plus grands malheurs, Rachel n'a perdu ni espoir ni confiance. Elle n'était pas *ovedet* et n'a pas poussé les *yevavot* instinctives. Elle est restée *nidah'at*, pleurant - *mevakha* ses enfants. Et là où le *békhi* se trouve, la consolation l'accompagne. La réponse aux larmes du *nidah'* est : "Que ta voix cesse de résonner et tes larmes de couler, car il y aura une compensation à tes efforts ... il y a de l'espoir pour ton avenir...et tes enfants rentreront dans leurs frontières." (Jérémie 31 :15-16)

A *Roch Hachana*, le *oved* doit trouver sa place, afin qu'il n'ait pas à se débattre dans l'eau après l'heure, une fois que sa vie ne se résume plus qu'à une faillite. Il doit guetter par la fenêtre avant qu'il ne soit trop tard. Car s'il tarde trop, il n'aura plus d'espoir. Il ne pourra plus que faire entendre sa *yevava*. La *teroua*, c'est à dire la *yevava*, est un signal d'alarme pour les *ovdim* de toutes les contrées et de tous les temps.